

# L'attachement aux animaux de compagnie revisité

## *Attachment to Pets Revisited*

Cécile Brousse\* et Marceline Bodier\*\*

---

**Résumé** – Il est depuis longtemps établi que les personnes seules sont les moins susceptibles de posséder un animal de compagnie. L'enquête Emploi du temps de 2010 confirme cette loi et permet en outre d'étudier les activités et le temps partagés avec les animaux de compagnie. Elle permet aussi d'analyser les termes que l'on emploie pour décrire les activités faites avec eux. Nous montrons que les personnes seules qui possèdent un animal de compagnie passent plus de temps avec lui, notamment à jouer. Nous montrons également que les femmes et les personnes âgées utilisent plus que les autres un vocabulaire d'un registre qu'on pourrait qualifier d'« anthropomorphique » pour décrire la place de leurs animaux dans leur quotidien. Cela explique que les personnes seules utilisent plus que les autres un vocabulaire « anthropomorphique » puisqu'elles sont plus souvent des femmes et des personnes âgées.

**Abstract** – *It has long been perceived wisdom that single people are those least likely to own a pet. The 2010 Emploi du temps (Time Use) survey confirms this pattern, while also making it possible to examine the activities and time shared with pets. It also allows an analysis of the terms people use to describe the activities carried out with their pets. We show that single people who own a pet spend more time with it, especially playing together with it. We also show that women and the elderly use language from a register that could be described as “anthropomorphic” to describe the way their pets fit into their daily lives more than other groups. It explains why single people use “anthropomorphic” language more than others, since they are more likely to be women and elderly people.*

---

JEL : J22, N30

Mots-clés : emploi du temps, loisirs, animaux de compagnie, statut du ménage, analyse textuelle

Keywords: *time use, leisure activities, pets, household status, textual analysis*

\* Insee, École normale supérieure-PSL ; \*\* Insee. Correspondance : [cecile.brousse@insee.fr](mailto:cecile.brousse@insee.fr)

Les autrices remercient Dominique Goux et Pauline Givord pour leur disponibilité et leurs précieux conseils sur leur travail, les participants au 8<sup>e</sup> congrès de l'Association Française de Sociologie (Aix-en-Provence, 2019), et les deux référés anonymes pour leurs remarques à la fois motivantes et stimulantes.

Reçu en juillet 2023, accepté en février 2024.

Les jugements et opinions exprimés par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes, et non les institutions auxquelles ils appartiennent, ni a fortiori l'Insee.

---

Citation: Brousse, C. & Bodier, M. (2024). Attachment to Pets Revisited. *Economie et Statistique / Economics and Statistics*, 543, 75–92.  
doi: 10.24187/ecostat.2024.543.2120

**E**n 2010, selon la dernière enquête Emploi du temps, 49 % des ménages possédaient un animal de compagnie ou d'élevage. Si on se restreint aux ménages en emploi et résidant en ville, champ sur lequel on dispose des données les plus anciennes, cette part aurait progressé de 5 points depuis 1966, malgré l'urbanisation croissante des modes de vie et les difficultés économiques elles aussi croissantes qui pourraient faire renoncer au coût que représente la possession d'un animal.

Les Français seraient-ils donc attachés à la présence d'un animal dans leur vie ? Pour rendre compte de cet attachement, « les sociologues ont privilégié la relation symbolique à l'animal et les attentes largement inconscientes qu'entretient le maître à son égard » (Herpin & Verger, 2016). Pour Yonnet (1983), c'est un moyen de conserver de l'autorité quand on n'en a plus sur les enfants, tandis que pour Héran (1988), « l'animal fournit le moyen de « répéter » de façon ludique des rapports de domination ou, à l'inverse, de s'en « distancier » de façon symbolique ».

Dans leurs articles successifs, Herpin et Verger reprennent l'approche de la sociologie de la consommation développée par Gary Becker (1973 ; 1974) : l'acquisition d'un animal familial apparaît ainsi comme « le résultat d'une décision qui n'est pas fondamentalement différente de celle que prend le ménage vis-à-vis des produits de consommation » (Herpin & Verger, 1991 ; 1992 et 2016). Ces études permettent d'éclairer de façon assez précise les motifs pour lesquels les ménages acquièrent des animaux. Elles sont cependant limitées par le fait que les enquêtes « quantitatives » du système statistique public sur lesquelles elles s'appuient ne fournissent pas « d'informations sur l'aspect émotionnel de la relation entre l'animal et ses maîtres ».

Pour autant, ces auteurs se demandent si « l'animal de compagnie est [...] un palliatif à la solitude » (Herpin & Verger, 2016). Leur seul indicateur pour examiner cette question est le taux de possession d'animaux, qu'ils comparent selon la structure familiale. L'analyse de ce seul indicateur amène rapidement à la conclusion que l'animal domestique n'est pas un palliatif à la solitude, puisque les personnes seules en ont moins souvent un. Ils comparent également le taux de possession d'animaux aux différents moments du cycle de vie, et constatent une plus grande présence animale au milieu du cycle de vie, quand il y a des enfants : de nouveau, les animaux apparaissent comme le contraire d'un palliatif à la solitude.

Les auteurs concluent cependant que leur article « ne fait pas à l'affectif la place qu'il a dans la vie des possesseurs de chiens, de chats ou de chevaux ». De fait, réduire le lien à l'animal au simple fait de vivre dans un ménage qui en possède un n'épuise vraisemblablement pas le sujet, d'autant plus que si les personnes seules ont moins souvent des animaux, c'est peut-être parce qu'il y a des obstacles matériels (notamment du côté de la possibilité de le sortir ou de s'en occuper en leur absence), si bien que ce n'est pas forcément un choix, mais une contrainte.

Pour examiner le lien à l'animal, la psychologie sociale part d'une démarche exactement inverse de celle qui consiste à analyser les résultats de grandes enquêtes statistiques. Elle part d'une échelle de mesure de l'attachement à l'animal (souvent ad hoc, si bien qu'il en existe de très nombreuses). On demande ensuite à un petit échantillon de volontaires (par exemple des étudiants ou les clients d'un vétérinaire) possédant un animal comment ils situent leur attachement sur cette échelle. Les résultats, qui sont robustes d'une étude à l'autre, concluent que les personnes seules sont plus attachées à leur animal, ainsi que les femmes et les personnes vivant en milieu urbain (Archer, 1997 ; Epley *et al.*, 2008).

Toutefois, ces études souffrent de plusieurs limitations (si bien que des revues de littérature comme celles de Gilbey & Tani (2015) ou Scoresby *et al.* (2021) soulignent le besoin d'études plus larges).

Tout d'abord, elles peuvent établir des corrélations, mais ne peuvent pas parler de causalité, puisqu'elles ne reposent généralement pas sur un suivi temporel de l'échantillon. Ensuite, on peut craindre que les résultats de la psychologie sociale soient obtenus à partir d'échantillons non représentatifs, car les personnes développant un fort attachement à leur animal sont sans doute plus enclines à participer à ce type d'étude. Par ailleurs, l'utilisation d'une échelle d'attachement induit auprès des enquêtés l'idée qu'être attaché à son chien ou à son chat est un registre relationnel légitime. Enfin, de la même manière qu'il y a toujours un biais de publication en faveur des résultats concluants, il pourrait y avoir un biais à la publication d'articles de psychologie sociale lorsque l'hypothèse de départ, celle de l'attachement, est vérifiée.

La sociologie et les statistiques sont des sciences sociales, tandis que la psychologie sociale est une science du comportement. Habituellement, leurs cadres théoriques ne dialoguent guère.

Cependant, d'après Claidière & Guillo (2016), les sciences sociales réduiraient celles du comportement à un « culturalisme caricatural », tandis que les sciences du comportement critiqueraient le « réductionnisme scientiste » des sciences sociales. La sociologie interactionniste serait alors une manière de faire converger les deux corpus.

Dans *Des chiens et des humains*, Guillo (2009) se demande si le chien est « un substitut affectif » au manque humain, lié à des besoins apparus avec la société industrielle. À l'avènement de cette dernière, les modes de vie sont devenus plus fréquemment urbains, avec toutes les conséquences que cela amène en termes d'anonymat, d'éclatement de la sociabilité, et aussi, de resserrement des liens familiaux autour du couple et de ses enfants, de développement du célibat ou des familles monoparentales. Si le chien (ou les autres animaux de compagnie, ajoute Guillo) était un « substitut affectif », on devrait le trouver plus fréquemment en compagnie de personnes en manque de lien social. Constatant que les animaux de compagnie sont plus présents dans les ménages où il y a des enfants, plus présents aussi chez les couples, donc plus présents chez ceux dont « les attentes sont comblées en termes de sociabilité humaine », et moins chez les personnes seules, Guillo conclut que les animaux de compagnie ne peuvent être un substitut affectif. Mais il tire cette conclusion à partir du seul examen des taux de possession, en l'absence d'autre indicateur. On retrouve donc le problème déjà souligné du manque d'indicateurs pertinents pour explorer cette question du « substitut affectif ».

Un autre corpus d'études américaines, se réclamant de la sociologie interactionniste, soutiennent la nécessité de reconnaître une forme d'agentivité aux animaux (i.e. un statut de sujets, d'acteurs, plutôt que d'objets à la disposition des humains). Ces études s'intéressent avant tout aux interactions réelles observées dans des lieux tels que les cliniques vétérinaires, des salons, ou encore relatées au cours d'entretiens ou dans des journaux « intimes », sur des sites internet. Clinton Sanders, précurseur de ce courant, a ainsi étudié ses interactions avec son propre chien pendant quatre ans (Sanders, 1993). Arluke (1988 ; 1990) et Sanders (1993) étudient comment les propriétaires s'adressent au vétérinaire en faisant parler leur animal, et en s'autoproclamant « papa » ou « maman » du chien.

Il s'agit donc de recherches plus qualitatives. Elles approfondissent la question de la nature du

lien à l'animal, mais en étudiant des personnes qui témoignent de leur investissement d'un animal par leur simple présence sur le lieu d'observation : on ne peut leur donner une portée plus générale que celle de la psychologie sociale.

La bibliographie disponible sur l'attachement à l'animal est donc constituée d'une part d'études menées en population générale, qui constatent essentiellement que les personnes seules ont moins d'animaux de compagnie que les autres, et, d'autre part, d'études qualitatives, qui mettent en lumière des phénomènes d'attachement sans les quantifier et sans pouvoir affirmer qu'ils sont universels. Ces deux pans de la bibliographie aboutissent à des conclusions opposées en ce qui concerne l'hypothèse que l'animal serait un « substitut affectif ».

Pour le reformuler dans les limites plus étroites dans lesquelles nous nous situons, la thèse que l'attachement à l'animal serait plus grand lorsqu'on vit seul n'est pas partagée. D'où l'importance de se donner de nouveaux outils pour répondre à cette question : l'attachement à un animal est-il différent selon qu'on vit seul, ou pas ?

Nous proposons ici une approche originale qui s'appuie sur une source statistique très connue et très riche, mais qui n'a jamais été exploitée pour répondre à cette question : l'enquête Emploi du temps (encadré 1). Sa première édition date de 1966, et la dernière, que nous exploitons essentiellement, de 2010. Dans leurs publications successives sur la possession d'animaux domestiques, Herpin & Verger (1991 ; 1992 ; 2016) ont utilisé d'autres sources (l'enquête Loisirs de 1966-1967, l'enquête Contacts de 1983, l'enquête Trois aspects du mode de vie de 1988, l'enquête Budget de Famille de 2010). Pourtant, depuis 1966, les enquêtes Emploi du temps interrogent les ménages sur les animaux qu'ils possèdent (sauf en 1998), et, depuis 1998, la transcription des descriptions que les enquêtés font de leurs journées fournit elle aussi des informations sur la relation aux animaux.

Dans la suite de cet article, l'enquête Emploi du temps va permettre de retrouver les résultats de Herpin & Verger, mais également d'étudier les activités et le temps passé avec les animaux, ce qui n'a à notre connaissance encore jamais été fait. Nous nous appuyons sur une analyse des termes employés par les enquêtés pour décrire leur emploi du temps, notamment les mots utilisés lorsqu'ils parlent des animaux, pour apporter de nouveaux éléments de réponse à la question : l'attachement aux animaux est-il différent lorsqu'on vit seul ?

## 1. Les personnes seules ont moins souvent un animal de compagnie

L'enquête Emploi du temps de 2010 confirme les résultats obtenus par Herpin & Verger à partir de l'enquête Budget de Famille de 2010 (Herpin & Verger, 2016). En 2010, 48 % des ménages possèdent au moins un animal de compagnie<sup>1</sup>. Ce peut être un chien (un quart des ménages, parmi lesquels la moitié ont uniquement un ou plusieurs chiens), un chat (environ un quart des ménages également, parmi lesquels la moitié ont uniquement un ou plusieurs chats), un cochon d'Inde, un poisson rouge, un oiseau, ou même un cheval ou un « Nouvel Animal de Compagnie » (NAC) comme une fouine ou un serpent. Un animal est considéré « de compagnie » si la personne enquêtée le déclare comme tel : les animaux ne sont donc pas « de compagnie » par essence, mais selon les circonstances, et n'importe quel animal peut a priori l'être. De fait, c'est plus rare pour ceux qui, en France, sont aussi d'élevage, tels que les lapins, ou ceux qui sont aussi sauvages, tels que les serpents. Le fait que le questionnaire de l'enquête sépare les questions sur les animaux d'élevage et celles sur les animaux de compagnie repose implicitement sur la distinction faite par Digard (1998) entre animaux de rente et animaux de compagnie, les premiers étant « utiles » et les deuxièmes « inutiles ».

Que ce soit un chien ou un chat, posséder un animal de compagnie est d'abord une question de cycle de vie. La présence d'un animal est plus répandue en milieu de vie, mais aussi pour les niveaux de vie intermédiaires. Les couples ont plus souvent un animal de compagnie que les personnes sans conjoint, et tous en ont plus souvent s'ils ont des enfants. Ces résultats sont confirmés par une analyse toutes choses égales par ailleurs<sup>2</sup>.

Le simple fait de posséder un animal est un indicateur utile, mais il n'est pas approprié

pour étudier la question du lien affectif à l'animal.

## 2. Étude du temps passé à des activités avec les animaux de compagnie

### 2.1. Les enquêtes Emploi du temps permettent d'étudier le temps passé avec les animaux de compagnie

Le lien à l'animal se matérialise tout d'abord par la décision du ménage d'en acquérir un ou pas. La qualité ou la force de ce lien va aussi se traduire par le temps plus ou moins long passé avec l'animal. Le temps d'entretien d'un animal est incontournable (il faut le nourrir, le soigner et le sortir, ou lui donner les moyens de sortir, dans le cas d'un chien) ; mais il peut être plus ou moins long. Le temps de jeu avec l'animal quant à lui n'a pas de raison d'être élevé s'il s'agit uniquement d'un animal de garde ; le temps de promenade<sup>3</sup> avec un chien est un temps de loisir en concurrence avec les autres loisirs à la disposition du ménage.

Au total, on s'attend à ce que le temps total passé avec l'animal de compagnie, et la force du lien avec lui, soient liés. Or, l'information sur le temps passé avec les animaux est disponible dans les enquêtes Emploi du temps, mais elle n'a, à notre connaissance, jamais été exploitée. Le temps passé à des activités avec les animaux a par ailleurs l'avantage d'être disponible au

1. Cette dénomination a changé au cours du temps (Brousse & Bodier, 2024). Nous utilisons ici le terme de l'enquête, qui distingue les animaux de compagnie et ceux d'élevage, même si notre étude ne valide pas forcément le fait qu'il s'agit d'une relation « de compagnie » calquée sur ce que l'on entend par être « en compagnie de quelqu'un ».

2. Un modèle de régression logistique sur la possession par les ménages d'au moins un animal de compagnie a été estimé en fonction de 14 variables : âge, groupe socioprofessionnel, pays de naissance de la personne de référence, type de ménage, nombre et âge des enfants, quintile de revenu, tranche d'unité urbaine, région, type de logement, nombre de pièces dans le logement, statut d'occupation du logement, possession d'une voiture, d'une résidence secondaire, recours à une aide-ménagère.

3. On parle bien de promenades au sens du loisir privé, et non pas de marches professionnelles avec un chien, par exemple.

### ENCADRÉ 1 – L'enquête Emploi du temps de 2010

L'objet des enquêtes Emploi du temps est de quantifier, de la façon la plus précise possible, la durée des activités quotidiennes. Elles estiment le temps passé à chaque activité entreprise tout au long d'une journée particulière. Le recueil de l'information se fait le jour même. Ne sollicitant que très peu la mémoire, ce mode de collecte est plus précis qu'un questionnement rétrospectif (Brousse, 2015).

L'enquête Emploi du temps de 2010 a interrogé 10 675 ménages, représentatifs de la France hors Mayotte. 15 836 individus de 18 ans ou plus ont répondu, chacun décrivant une ou deux de ses journées dans un carnet, soit un total de 27 903 carnets. Les activités de la journée sont décrites par tranches de 10 minutes : pour chaque tranche de 10 minutes, l'enquêté peut décrire son activité principale et le cas échéant une autre activité effectuée dans le même temps : on dispose ainsi d'un ou de deux libellés d'activité pour chaque tranche de 10 minutes de la journée décrite. Parmi les 18 ans ou plus, on recense 726 601 libellés d'activité (principaux ou secondaires), dont 8 362 sont en lien direct avec les animaux, quels qu'ils soient (de compagnie, d'élevage, le gibier, etc.).

niveau individuel plutôt que du ménage. C'est donc cette information individuelle sur la durée passée avec les animaux que nous retenons maintenant comme indicateur de la force du lien entre individus et animaux.

Dans l'enquête Emploi du temps, chaque personne interrogée décrit finement les tâches domestiques et professionnelles qu'elle effectue, ses trajets, et la manière dont elle occupe son temps libre. Chaque occupation décrite est ensuite codée dans une nomenclature qui, dans l'enquête de 2010, compte 140 postes. Deux postes concernent l'entretien des animaux de compagnie, et sont classés parmi les « travaux domestiques » : « s'occuper des animaux de compagnie » et « promener le chien, sortir un animal de compagnie ».

Ces postes de la nomenclature ont le mérite d'exister et suffisent à décrire la répartition du temps entre grandes catégories, mais ils sont cependant mal adaptés pour l'étude du temps passé avec un animal, et encore moins du lien des propriétaires d'animaux avec leur animal.

Tout d'abord, en ne prévoyant que deux postes, la nomenclature limite de facto le champ des activités prises en compte : une partie des jeux, les activités du quotidien (le sommeil, les trajets, etc.) qui sont effectuées « avec son animal », voire le simple fait de ne rien faire ou de regarder la télévision en compagnie d'un animal (et de le décrire de cette manière dans l'enquête), sont des activités classées (ex post) dans la nomenclature comme si l'animal n'existait pas, même lorsqu'il est mentionné. Il n'y a pas de consignes claires, mais il semble même qu'il y ait des différences de codage selon que l'animal est un

chien ou un chat : jouer avec un chien peut être considéré comme « s'occuper d'un animal de compagnie », mais avec un chat, comme faisant partie de ce qui consiste à « ne rien faire, flâner, réfléchir, fumer, se détendre, se reposer, etc. ».

Pour notre étude, nous avons mobilisé une variante de cette nomenclature, qui repère explicitement les activités récréatives réalisées en compagnie d'un animal (Brousse & Bodier, 2024). Cette variante redéfinit les contours des « activités animalières » : le champ des activités « animalières » est plus large que celui prévu par la nomenclature initiale, il intègre des activités qui avaient été classées ailleurs. Elle fait également bouger les frontières entre postes en créant des catégories plus fines (tableau 1).

Dans cette nomenclature redéfinie, par convention<sup>4</sup>, la sortie d'un animal (principalement un chien) est considérée comme une sortie obligatoire « d'entretien » pour les vingt premières minutes et comme de la promenade (de loisir) pour l'éventuelle suite.

Le fait que la nomenclature standard de l'enquête n'ait pas été conçue pour identifier toutes les activités en lien avec les animaux a une autre conséquence : l'outil de codification automatique (Sicore) privilégie l'information provenant d'autres termes que ceux qui désignent les animaux. Par exemple, « je prépare le repas de mon chien » est considéré comme une activité de cuisine. Il ne s'agit pas d'une erreur ; mais si

4. Cette convention se justifie par la nature de la distinction recherchée, mais aussi, par le fait que la distribution des durées passées à l'activité « Promener le chien, sortir un animal de compagnie » (poste 385 de la nomenclature standard) montre un mode à 20 minutes (un quart des promenades durent 20 minutes).

Tableau 1 – Nomenclature d'activités avec les animaux de compagnie redéfinie

Type d'activités		Lien avec la nomenclature de l'enquête	Exemples
Entretien	Soins aux animaux de compagnie	Proche de la catégorie 384, qu'elle approfondit et complète	Donner à manger au chien, soigner le chat, nettoyer la caisse du chat, visite chez le vétérinaire, dresser, réprimander...
	Sortie d'un animal de compagnie (au plus 20 minutes)	Proche de la catégorie 385, qu'elle divise en deux et complète	Sortir le chien...
Loisirs	Promenade d'un animal de compagnie (au-delà de 20 minutes)		Se balader avec le chien, faire une promenade avec le chien et les enfants
	Activités récréatives exclusives avec un animal de compagnie	Catégories créées en repérant l'ensemble des libellés initialement classés dans des catégories sans lien avec des animaux, mais dans lesquels un animal est mentionné	Jouer avec le chien, caresser le chat, regarder les chiots, parler à son perroquet, photographier son chat...
	Activités récréatives avec un animal de compagnie en parallèle à une autre	Regarder la télévision en caressant le chat, aller au pain avec le chien, faire la grasse matinée avec le chat...	

l'objectif devient de repérer toutes les activités en lien avec les animaux, la préparation de leur repas relève alors des « soins » qu'on leur donne. En revenant à l'analyse des libellés tels que rédigés par les enquêtés<sup>5</sup>, et en tenant compte de la mention d'un animal dans le libellé, notre recodification privilégie à l'inverse systématiquement les références aux animaux.

Dans cette recodification, nous avons enfin tenu compte de l'information secondaire donnée par les enquêtés, qui est habituellement non prise en compte pour coder les activités (Lemel, 1982). Lorsqu'ils décrivent leur emploi du temps par créneaux de 10 minutes, comme cela est prévu par l'enquête, les enquêtés doivent indiquer leur activité principale au cours de ces 10 minutes, et peuvent éventuellement, ajouter une activité secondaire. En pratique, pour 27 % des activités principales une activité secondaire est aussi indiquée<sup>6</sup>. Et une activité en lien avec les animaux sur dix est déclarée à titre secondaire : dans cette étude, elles sont traitées comme les activités principales<sup>7</sup>.

## 2.2. Chaque jour, 22 % des personnes vivant avec un animal de compagnie lui consacrent du temps

En 2010, 52 % des personnes âgées de 18 ans ou plus vivent dans un ménage qui possède au moins un animal de compagnie. Ces personnes sont susceptibles de passer du temps avec les animaux du ménage pour le soigner et le sortir, pour se promener avec eux, jouer ou avoir une compagnie<sup>8</sup>.

Le temps quotidien qu'elles consacrent aux animaux de compagnie est en moyenne de treize minutes par personne (tableau 2)<sup>9</sup>. Cependant, seules 22 % de ces personnes consacrent effectivement du temps à leur animal

de compagnie, et pour elles, la durée moyenne consacrée aux animaux atteint presque une heure par jour.

Le temps passé avec son animal de compagnie augmente avec l'âge, du moins jusqu'à 75 ans. Aux âges actifs, les personnes lui consacrent moins de temps si elles sont en emploi. Pour les familles, le temps consacré à l'animal de compagnie par un des adultes est d'autant plus faible que le nombre des enfants est grand et qu'ils sont en bas âge. Le temps consacré à l'animal de compagnie est plus élevé pour les personnes seules (figure I) : 65 % de plus que pour les personnes vivant en couple sans enfant, deux fois plus élevé que pour celles vivant en famille monoparentale, et plus de cinq fois plus élevé que pour les conjoints d'un couple avec enfant. Ces constats se vérifient toutes choses égales par ailleurs (tableau 3).

5. L'accès aux libellés est une spécificité de l'enquête Emploi du temps française, dont nous tirons parti ici, et de nouveau plus loin dans cette étude.

6. Pour les seules activités « animalières », ce choix n'est fait que dans un cas sur dix.

7. Les enquêtes Emploi du temps ont néanmoins leurs limites. L'une est qu'elles ne peuvent pas permettre d'évaluer le temps consacré aux activités difficilement avouables à un enquêteur (la sexualité, les conflits, les actes peu désirables socialement voire répréhensibles). Elles dessinent un univers aseptisé et sans violence, ce qui n'est pas sans conséquence quand on s'intéresse aux relations entre les hommes et les animaux. Dans l'enquête Emploi du temps de 2010, un seul enquêté confie avoir frappé son chat, qui s'en prenait à son stylo.

8. La rédaction est au pluriel pour la simplifier, mais elle inclut les cas où il n'y a qu'un seul animal.

9. Si on utilise les deux postes relatifs aux animaux de compagnie de la nomenclature standard de l'enquête, le temps passé par les propriétaires d'au moins un animal de compagnie à une activité animalière est de 10 minutes par jour. En moyenne chaque jour, 19 % des 18 ans ou plus en « pratiquent » une. Ces « pratiquants » y passent 51 minutes en moyenne. En outre, la nouvelle nomenclature et la recodification augmentent davantage le temps consacré aux animaux de compagnie pour les pères ou mères de familles monoparentales et les personnes seules que pour les autres. Il y a donc un biais qui est corrigé, qui n'est pas sans impact pour notre sujet puisque si on n'en tenait pas compte, on sous-estimerait le temps qu'ils passent avec leur animal davantage que pour tout autre type de personnes.

Tableau 2 – Temps consacré aux animaux de compagnie en 2010

	Durée (en minutes)	Taux de pratique (en %)	Durée par pratiquant (en minutes)
Activités d'entretien des animaux de compagnie	8	21	39
Soins	5	12	38
Sorties	3	11	31
Activités de loisirs avec des animaux de compagnie	5	9	49
Promenades de loisirs	3	7	45
Autres activités récréatives	1	2	54
Ensemble	13	22	58

Lecture : les personnes qui possèdent un animal de compagnie lui consacrent en moyenne 13 minutes par jour ; 22 % des personnes qui possèdent un animal de compagnie lui consacrent du temps (58 minutes en moyenne).

Source et champ : Insee, enquête Emploi du temps 2010, France hors Mayotte, personnes de 18 ans ou plus vivant dans un ménage possédant au moins un animal de compagnie.

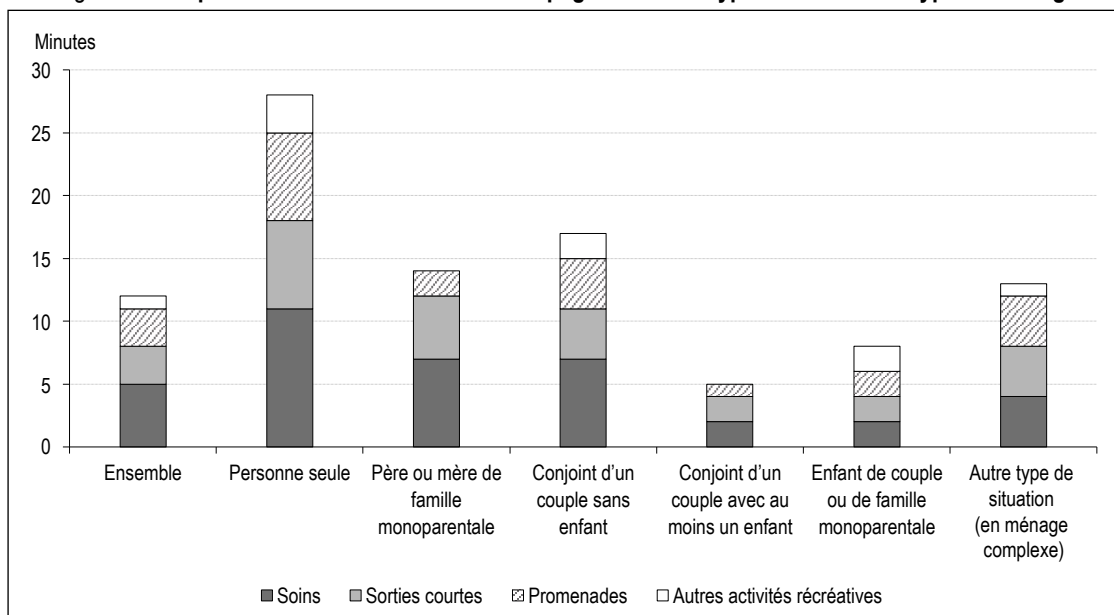
Tableau 3 – Caractéristiques individuelles et durée des activités en lien avec les animaux de compagnie

	Variable expliquée : durée des activités en lien avec les animaux de compagnie
Constante	-3,4* (1,9)
<b>Âge et statut d'emploi</b>	
18 à 24 ans	-1,4 (1,9)
25 à 49 ans - en emploi	Réf.
25 à 49 ans - chômeurs ou inactifs	2,0 (2,3)
50 à 64 ans - en emploi	3,7*** (1,4)
50 à 64 ans - chômeurs ou inactifs	8,2*** (1,8)
65 à 74 ans	12,8*** (2,4)
75 ans ou plus	10,9*** (2,6)
<b>Genre</b>	
Femmes	Réf.
Hommes	0,2 (0,9)
<b>Statut dans le ménage</b>	
Personne seule	13,2*** (2,1)
Père ou mère de famille monoparentale	6,1** (2,6)
Conjoint d'un couple sans enfant	3,8*** (1,5)
Conjoint d'un couple avec au moins un enfant	Réf.
Enfant de couple ou de famille monoparentale (de 18 ans ou plus)	2,9 (2,1)
Personne appartenant à un ménage complexe	1,9 (2,1)

Note : \* coefficient estimé significatif au seuil de 10 % ; \*\* : coefficient estimé significatif au seuil de 5 % ; \*\*\* : coefficient estimé significatif au seuil de 1 %. Modèle : régression linéaire estimée par moindres carrés ordinaires avec des erreurs standards robustes (indiqués entre parenthèses) en grappes (*cluster-robust standard errors*) permettant de tenir compte de la non-indépendance entre deux carnets lorsqu'ils sont remplis par la même personne. N = 13 451. Stewart (2013) a montré que les modèles linéaires multiples sont préférables pour les données des enquêtes Emploi du temps, même si les durées ne peuvent pas être négatives. Les autres variables prises en compte dans le modèle sont le groupe social (7 modalités), la taille de la zone urbaine (6 modalités), le type d'habitat (tenant compte de la présence d'un jardin, 9 modalités), le nombre de pièces du logement (6 modalités), la zone géographique de naissance (6 modalités), les limitations dans la vie quotidienne (4 modalités), le type d'animal possédé par le ménage (7 modalités), le jour de la semaine (3 modalités : samedi, dimanche, autre), le fait d'être un jour de congé ou non, la saison (4 modalités), la météo (5 modalités), le nombre de carnets remplis (2 modalités : 1 ou 2) et la présence d'une « colonne Stiglitz » (qui réduit la place disponible pour décrire les activités).

Source et champ : Insee, enquête Emploi du temps 2010, France hors Mayotte, personnes de 18 ans ou plus vivant dans un ménage qui possède au moins un animal de compagnie.

Figure I – Temps consacré aux animaux de compagnie selon le type d'activité et le type de ménage



Lecture : les personnes seules qui possèdent un animal de compagnie lui consacrent en moyenne 28 minutes par jour. Sur ces 28 minutes, 11 sont consacrées aux soins.

Source et champ : Insee, enquête Emploi du temps 2010, France hors Mayotte, personnes de 18 ans ou plus vivant dans un ménage qui possède au moins un animal de compagnie.

Cette comparaison est faite entre individus, et non pas entre ménages. Pour comparer le temps consacré à un animal par le ménage auquel il appartient, il faudrait pouvoir tenir compte de la composition du ménage (figure I). Ainsi, un ménage constitué de deux conjoints consacre à son animal au minimum exactement le temps déclaré par un des conjoints (dans l'hypothèse où ce temps est systématiquement partagé), et au maximum, le double du temps déclaré par ce conjoint (dans l'hypothèse où ce temps n'est jamais partagé)<sup>10</sup>. Dans les faits, le temps consacré à leur animal par les personnes seules n'est pas tout à fait le double de celui qu'y consacrent les personnes en couple sans enfant : c'est potentiellement en partie le reflet du fait qu'elles ne peuvent pas partager les tâches avec une autre personne.

Pour aller plus loin dans l'analyse, nous décomposons maintenant le temps passé avec les animaux selon le type d'activité, en distinguant les activités d'entretien de l'animal (soins, promenade brève) et les activités de loisir (promenade longue, activité récréative). Chaque jour, 21 % des propriétaires ont des activités qui ont trait à l'entretien de leur animal (cf. tableau 2), que ce soient des soins (donner à manger, soigner, nettoyer l'habitat, etc.) ou une sortie brève (moins de 20 minutes). Au total, ces activités durent en moyenne 39 minutes. 9 % des propriétaires ont une activité de loisir avec leur animal de compagnie. Généralement, il s'agit de promenades, qui occupent en moyenne trois quarts d'heure dans la journée. Mais une petite fraction (2 %) déclare également en moyenne 54 minutes d'autres activités de loisir avec leur animal : un jeu, ou tout simplement, la présence d'un animal pendant une activité du quotidien (se détendre, regarder la télévision, etc.).

Les personnes seules consacrent plus de temps d'entretien « obligatoire » (soins, sorties brèves) à leur animal. Mais aussi, le temps consacré à des promenades longues ou à des activités récréatives est plus long pour les personnes seules (plus de deux fois plus long que pour les pères ou mères de famille monoparentale et les conjoints d'un couple avec au moins un enfant, et presque deux fois plus long que pour les conjoints d'un couple sans enfant). Le fait de consacrer plus de temps à ces activités « intentionnellement partagées » avec l'animal peut être un signe d'un attachement plus grand. Au total, l'étude de la durée des activités avec les animaux amène donc à une conclusion qui ne peut pas être tranchée : si les personnes seules ont moins souvent un animal, c'est probablement à cause des contraintes que cela crée ; mais lorsqu'elles

ont un animal, elles passent aussi plus de temps « intentionnellement partagé » avec lui.

### 3. Analyse textuelle du vocabulaire utilisé pour décrire les activités en lien avec les animaux de compagnie

#### 3.1. Le vocabulaire comme révélateur des liens avec l'animal

On sait qu'il existe un langage spécifique pour s'adresser aux animaux (Hirsh-Pasek & Treiman, 1982). Mondémé (2018) a également montré que ce langage a des points communs avec celui utilisé pour s'adresser aux enfants. En cherchant à « spécifier, à l'aide d'un travail empirique précis, les modalités concrètes par lesquelles on interpelle, s'adresse à, ou même entretient des formes strictement *conversationnelles* avec un animal de compagnie », elle a montré que ces modalités « sont parfois semblables aux modalités (prosodiques, intonatives, séquentielles) utilisées avec de très jeunes enfants, et parfois absolument inédites » (Mondémé, 2018, p. 77).

Par ailleurs, Morand & de Singly (2019) ont montré que les personnes qui ont la plus grande « proximité conversationnelle » avec leur animal (chien ou chat), i.e. qui lui parlent et se confient à lui, sont aussi celles qui lui donnent plus souvent un surnom, et sont aussi celles qui « parlent le plus souvent de lui à d'autres ». Il y aurait donc un lien entre les différents types de discours autour des animaux de compagnie (ceux qui s'adressent à eux et ceux qui parlent d'eux). Nous ne disposons pas de corpus de textes de propriétaires s'adressant à leurs animaux, mais dans l'enquête Emploi du temps de 2010, nous disposons des termes exacts qu'ils utilisent pour décrire les activités avec eux : c'est l'information recueillie dans les carnets remplis par les enquêtés pour décrire leur emploi du temps, à laquelle nous sommes revenues pour modifier la nomenclature d'activités en compagnie des animaux. En examinant ces libellés, on se rend compte que, pour une même activité, les termes utilisés sont très différents d'un enquêté à l'autre, alors même que l'on pourrait penser

10. En 1987, sur des données de 1983, Héran a montré que le nombre moyen d'animaux par ménage n'augmente pas aussi vite que la taille du ménage (Héran, 1987). Toutefois, il n'existe pas de données plus récentes permettant de vérifier que c'est toujours le cas ; tout au plus peut-on constater que les personnes seules ont nettement moins souvent que les autres au moins deux types différents d'animaux de compagnie, mais ça ne préjuge pas des cas où elles auraient deux chats, deux chiens, ou deux animaux d'un autre type. Par ailleurs, il faudrait tenir compte du fait que lorsqu'on a plusieurs animaux, il y a des économies d'échelle sur le temps passé à s'en occuper (on peut nourrir plusieurs animaux ou promener plusieurs chiens en même temps, etc.).



que le peu de place dont ils disposent et le cadre contraignant qui oblige à décrire dans le détail une journée entière (parfois même deux) pourrait aboutir à une standardisation forte.

Tel n'est pas le cas : les formulations retenues sont aussi différentes que « Animal », « Je discute avec [Prénom] le perroquet », « Je fais un câlin au chat », « Réveillée par le chat qui sort et rendormissement rapide », « Ballade avec mon chien et mes deux filles », « Visite avec le spécialiste canin », « Nettoyage de l'aquarium ».

Cette diversité peut avoir plusieurs origines. En premier lieu, la place allouée pour décrire une activité de 10 minutes n'est pas la même dans tous les carnets. Les carnets dits « Stiglitz »<sup>11</sup>, disposent de moins de place : c'est le cas d'un peu moins de 10 % des carnets (Ponthieux, 2015) et il faut en tenir compte dans l'analyse.

Ensuite, on s'exprime différemment selon sa position sociale, son niveau de formation et son origine sociale. Héran (1988) analyse les activités avec les animaux comme des pratiques culturelles et montre qu'il y a des différences selon le capital culturel : les ouvriers et les employés affichent davantage d'autorité, si bien qu'on s'attend à ce que le vocabulaire qu'ils utilisent le reflète.

Enfin, il y a une variabilité individuelle. Elle s'exprime pour toutes les activités déclarées. S'agissant des activités impliquant un animal, la lecture des carnets donne l'intuition que cette diversité est potentiellement révélatrice du lien que la personne entretient avec son animal. Par exemple, les formulations suivantes, issues de l'enquête de 2010, parlent toutes du repas des animaux : « Manger des bêtes », « Je fais le déjeuner pour les chiens », « Je mange avec ma femme et mes chiens », « Je prépare le goûter du chat », « Préparation du repas de nous et des chiennes », « Je prépare les nouilles à ma chienne ». Les termes choisis sont assez différents (« manger », « déjeuner », « repas », « goûter »), mais pourraient être utilisés pour des repas familiaux, et sont plus ou moins spécifiques du langage employé avec d'autres humains (« repas » paraît à cet égard plus « neutre » que « goûter », i.e. moins spécifiquement humain – du moins a priori). Les choix grammaticaux sont différents aussi : « pour les chiens », qui met les chiens à part, est un choix différent de « de nous et des chiennes », qui met la famille et l'animal sur le même plan ; « faire le déjeuner pour les chiens » sépare le déjeuner de l'animal de celui de la famille, tandis que « je mange avec ma femme et mes chiens » met l'animal sur le même plan que la famille.

On a donc l'intuition que quelque chose se joue dans le choix des termes, ainsi que dans le choix des prépositions (« avec » ou « pour »), et dans la manière dont l'animal fait l'objet d'un traitement grammatical parallèle à celui de l'entourage humain, ou pas. Certaines de ces façons de s'exprimer pour parler des animaux se rapprochent en outre plus que d'autres de la façon dont on parle des enfants.

Pour aller plus loin que cette intuition, nous avons recours à une analyse textuelle. Schématiquement, cette méthode permet de comparer la fréquence des termes utilisés pour décrire les activités avec les animaux, à celle des termes utilisés pour décrire les autres activités avec la famille et sans animaux (les soins aux enfants et aux adultes, la préparation et le service des repas, les promenades, la sociabilité et les jeux). Quand un terme est beaucoup utilisé pour décrire les activités sans animaux, mais rarement pour décrire les activités avec animaux, nous en déduisons que son usage pour décrire une activité avec des animaux dénote un langage qui assimile l'animal à un membre du ménage ; ou en tous cas, elle dénote un lien avec l'animal qui le distingue moins nettement des membres du ménage que lorsqu'on utilise un terme qui appartient exclusivement au vocabulaire utilisé pour décrire les activités avec les animaux. Au prix d'un abus de langage qui aurait au moins le mérite de la clarté, on pourrait dire que c'est une manière de repérer les termes qui dénotent une vision « anthropomorphique » de l'animal de compagnie.

Avec une telle définition, il existe forcément des cas qu'on jugera « anthropomorphiques ». Nous ne cherchons pas à définir de l'anthropomorphisme « en soi », mais au sein d'une comparaison. Ce qui est en revanche imprévisible, c'est l'ampleur des résultats.

Dans l'enquête Emploi du temps de 2010, nous disposons de 726 601 libellés d'activités (principales ou secondaires) décrites par des personnes de 18 ans ou plus, dont 8 362 sont en lien direct avec les animaux. Par rapport aux corpus habituellement utilisés dans la littérature de psychologie sociale ou de sociologie interactionniste qui s'intéresse au discours sur les animaux, notre corpus présente l'avantage d'être de très grande taille et construit à partir d'un échantillon représentatif des propriétaires d'animaux de compagnie. En revanche, sa limite est

11. Les « carnets Stiglitz » incluent une colonne supplémentaire afin que les répondants puissent noter leur appréciation sur le caractère plaisant ou désagréable de l'activité (pour répondre aux recommandations de Stiglitz et al., 2009). La place allouée aux enquêtés pour la description de leurs activités est réduite de la largeur de cette colonne.

que les textes analysés sont courts (pas plus de deux lignes manuscrites). Il faudra en particulier être prudent dans les interprétations à avoir des indices grammaticaux.

### 3.2. Les indices d'un traitement plus ou moins « anthropomorphe » de l'animal

De l'ensemble des libellés des enquêtes de 1998 et 2010, nous extrayons d'abord un corpus « animalier » de départ, qui rassemble, pour chaque personne qui a décrit une activité impliquant un animal de compagnie, les termes qu'elle a utilisés pour décrire les activités avec l'animal (encadré 2). On ajoute à ce corpus « animalier » les termes qui décrivent des activités sans animaux, pour les activités qui peuvent être vues comme le pendant humain des activités avec les animaux : « S'occuper des enfants », « Éducation des enfants » (ce qui inclut les jeux avec eux), « Soins aux adultes », « Repas à domicile », « Cuisine : préparation

et cuisson des aliments, épluchage », « Mettre la table, servir le repas », « Promenade », « Sociabilité ». Au final, on obtient un corpus constitué d'une part des expressions utilisées pour décrire toutes ces catégories d'activité et d'autre part des expressions utilisées pour décrire les activités avec un animal.

L'analyse a été réalisée avec le logiciel d'analyse textuelle Iramuteq. Ce logiciel permet de classer les mots ou groupes de mots (substantifs, adjectifs, verbes) selon leur degré de typicité d'une catégorie du corpus : plus un terme est typique de la catégorie, plus sa « spécificité » (à cette catégorie) est élevée (encadré 3). Inversement, plus il est étranger à la catégorie, plus sa « spécificité » (à cette catégorie) est faible (très négative). Connaissant la loi de distribution des spécificités, on identifie les mots ou groupes de mots les plus spécifiques du corpus à un seuil de 1 %, 1 % ou 10 %, ainsi que ceux qui sont les moins spécifiques.

#### ENCADRÉ 2 – Constitution du corpus de textes pour l'analyse textuelle avec Iramuteq

L'objectif de notre analyse textuelle est d'identifier les mots ou groupes de mots les plus typiques pour décrire des activités sans animaux et les moins typiques pour décrire à la fois des activités avec les animaux. Plus le corpus utilisé pour identifier ces mots sera large, plus l'analyse sera précise, car moins on aura de termes rares ou isolés. Nous mobilisons donc les deux enquêtes Emploi du temps dans lesquelles les libellés d'activités sont disponibles, celle de 1998 et celle de 2010 ; pour ce pan de l'analyse (et uniquement lui), le fait qu'on ne puisse pas repérer les propriétaires d'animaux en 1998 n'a pas d'importance, puisque le champ est celui des activités pour lesquelles un animal est cité.

Notre corpus est constitué des descriptifs des activités classées parmi les activités suivantes : soins aux enfants et aux adultes, préparation et service des repas, promenades, jeux et sociabilité, ainsi que des descriptifs des activités liées aux animaux de compagnie, soit 246 493 descriptifs d'activités – primaires ou secondaires – (i.e. les textes).

Ce corpus a ensuite été préparé selon le protocole suivant. Tout d'abord, on simplifie les quelques libellés qui comprennent des activités successives. Par exemple du libellé d'activité « Je me réveille croquettes au chat » on supprime l'expression « Je me réveille » qui ne concerne pas directement l'animal. On doit effectuer des désambiguïssations pour éviter des confusions telles que celle entre « toilette » et « toilettage »<sup>(a)</sup>. On enlève les mots outils (seuls entrent en ligne de compte dans l'analyse les verbes, les substantifs et les adjectifs), on corrige des fautes d'orthographe, on normalise (noms et adjectifs au masculin et au singulier, verbe à la forme infinitive). On identifie également les « quasi-segments », i.e. les expressions à considérer comme un seul terme (« donner à manger », « faire sortir », « préparer le repas », « faire faire »). On regroupe en quatre catégories (« parent », « conjoint », « enfant », « ami ») les termes qui qualifient les membres de la famille (« père », « gendre », « mari », « fille », « beau-fils », etc.) ; les autres personnes de l'entourage sont regroupées. Les prénoms humains et non-humains sont regroupés sous un seul lemme de prénoms.

Ces choix ne sont pas forcément neutres (par exemple, ceux de la lemmatisation), mais lorsqu'ils ne l'étaient pas, nous avons procédé d'une manière itérative, pour vérifier que chaque choix effectué n'aboutissait pas à bouleverser les résultats.

On constitue de la même manière un corpus de libellés d'activités « humaines » correspondant au pendant humain des activités avec les animaux : les soins aux enfants et aux adultes, la préparation et le service des repas, les promenades, les jeux et les activités de sociabilité.

Au final, le corpus de 246 593 descriptifs d'activités utilisé dans Iramuteq comprend 392 294 occurrences (mots). Il y a ainsi un peu plus d'un mot par descriptif d'activité : de fait, pour les activités courantes, les répondants utilisent fréquemment un seul mot (« repas », par exemple) ; et cela illustre surtout la préparation du corpus, détaillée ci-dessus.

Le corpus compte 6 685 mots distincts les uns des autres (qu'on appelle « formes »<sup>(b)</sup>). Parmi eux, on compte 3 419 hapax (mots dont la fréquence est unique), soit 51,1 % des « formes » du corpus, et 0,9 % des mots. Les hapax sont des mots rares.

Si l'on se restreint au corpus des activités liées aux animaux de compagnie, on compte pour les années 1998 et



## ENCADRÉ 2 – (suite)

2010, 8 568 descriptifs d'activités – primaires ou secondaires – (i.e. les textes), soit 13 902 occurrences (mots), ce qui représente 699 formes (mots différents). Parmi eux, on compte 378 hapax, qui représentent 54,1 % des « formes » du corpus, et 2,7 % des mots.

<sup>(a)</sup> On effectue également quelques lemmatisations pour regrouper certains termes proches (de la même famille) ; un lemme est un terme qui en regroupe d'autres dont on considère qu'ils sont équivalents. Mais cela reste marginal.

<sup>(b)</sup> On peut comprendre aisément la distinction entre « forme » et « mot » : dans « chien chien », il y a deux mots, mais une seule « forme » (un seul « mot distinct »).

## ENCADRÉ 3 – Calcul des spécificités

Le logiciel Iramuteq calcule une statistique indiquant si les occurrences d'une « forme » sont en surnombre (ou en sous-effectif) dans une partie d'un corpus par rapport au reste du corpus.

Afin d'analyser la spécificité d'apparition d'une « forme » dans une partie d'un corpus plutôt que dans le reste, on compare la fréquence relative d'apparition de la « forme » dans la partie à sa fréquence d'apparition dans le reste du corpus.

On note :

- $A$  : l'apparition de la « forme » ;
- $V$  : l'ensemble des « formes » du corpus (= vocabulaire) ;
- $p$  : la partie considérée ;
- $f$  : la fréquence de la « forme » dans la partie ;
- $F$  : la fréquence totale de la « forme » dans le corpus ;
- $t$  : la taille de la partie (nombre total d'occurrences de la partie) ;
- $T$  : la taille du corpus (le nombre total d'occurrences du corpus).

Pour porter un jugement sur le résultat  $f$ , il est nécessaire de le situer parmi des comptages de même nature qui correspondent à l'ensemble de tous les échantillons composés de  $t$  objets qu'il est possible de prélever à partir de la population de départ de taille  $T$ .

Le calcul de la probabilité qu'une « forme »  $A$  apparaisse  $f$  fois dans une partie  $p$  de taille  $t$ , la « forme » apparaissant  $F$  fois en tout dans l'ensemble du corpus de taille  $T$ , s'appuie sur la modélisation qu'en a donnée Pierre Lafon (1980) et peut s'exprimer formellement par l'équation suivante :

$$Prob_{spéci f} (card \{A \in V | A \in p\} = f) = \frac{C_F^f \times C_{T-F}^{t-f}}{C_t^t}$$

où  $C_n^k = \frac{n!}{k!(n-k)!}$  est le nombre d'échantillons de  $k$  éléments parmi  $n$  éléments.

L'indice de spécificité est la probabilité que la « forme » apparaisse autant de fois qu'on l'observe effectivement dans la partie considérée (soit  $f_{obs}$ ) ou plus fréquemment encore, à concurrence de la taille de la partie, en suivant la loi hypergéométrique décrite par l'équation ci-dessus qui dépend de  $f$ ,  $t$ ,  $F$  et  $T$ . Concrètement, on obtient cette mesure en sommant les valeurs de la probabilité  $Prob_{spéci f}$  pour chaque fréquence d'apparition possible, suivant l'équation suivante :

$$Prob_{spéci f} (card \{A \in V | A \in p\} \geq f_{obs}) = \sum_{f=f_{obs}}^{card \{A \in V | A \in p\}} Prob_{spéci f} (card \{A \in V | A \in p\} = f)$$

La macro livrée avec Iramuteq permet de calculer l'indice de spécificité pour différentes valeurs de ses paramètres.

La spécificité est représentée par la partie entière des logarithmes en base 10 ( $\log_{10}$ ) des estimations de probabilité de spécificité, les probabilités obtenues par les calculs variant de manière exponentielle, comme le nom « hypergéométrique » le suggère.

Par convention, la représentation de la sous-spécificité (ou sous-représentation) se distingue de celle de la sur-spécificité (ou surreprésentation) par un signe moins (-) situé devant l'indice. On s'intéressera alors aux faibles probabilités (donc aux valeurs de  $\log_{10}$  importantes) qui rendent compte :

- soit d'un nombre d'apparitions plus faible que prévu si l'observation est inférieure au mode de la distribution théorique (c'est-à-dire si le nombre d'apparitions de l'événement dans la partie est inférieur au maximum de vraisemblance estimé par notre modélisation hypergéométrique de la distribution). On parlera alors de sous-spécificité ou spécificité négative ;
- soit d'un nombre d'apparitions plus important que prévu si l'observation est supérieure au mode de la distribution théorique. On parlera alors de surspécificité ou spécificité positive.

Une valeur de 3,09 (respectivement 2,33 et 1,28) signifie qu'il y avait 1 chance sur 1 000 (respectivement une chance sur 100 et 10 sur 100) que la fréquence de la « forme » soit ce qu'elle est dans la partie sachant ce qu'elle est dans le reste du corpus.

Concernant les mots ou groupes de mots les plus éloignés (au sens de cette loi de distribution) des activités avec les animaux, on pourrait les qualifier d'« anthropomorphiques », au prix d'un abus de langage. Le tableau 4-A recense ces mots en retenant trois définitions, plus ou moins larges, selon le seuil retenu.

Le même travail peut être fait pour constituer une liste de mots ou groupes de mots les moins caractéristiques des activités avec les animaux par comparaison avec les termes utilisés pour les seuls soins aux enfants (« S'occuper des enfants »)

(tableau 4-B). À la suite de Hirsh-Pasek & Treiman (1982), Mondémé (2018) a en effet montré que le vocabulaire utilisé pour s'adresser aux animaux avait des points communs avec celui utilisé pour s'adresser aux enfants : nous testons donc également cette proximité. Toujours au prix d'un abus de langage, qui force le trait mais permet de mieux illustrer l'intuition, on pourrait qualifier cette liste (de termes très caractéristiques des soins aux enfants, et très peu caractéristiques des soins aux animaux), de « témoignant d'une assimilation de l'animal à un enfant ».

**Tableau 4-A – Termes les moins typiques des activités avec les animaux, par opposition à un ensemble d'activités sans animaux**

	Exemples d'utilisation pour parler des animaux	Occurrence	Spécificité
Termes dont l'emploi est particulièrement typique du vocabulaire employé pour des activités sans animaux (seuil 1/1 000)			
CONVERSATION	TV conversation avec mon chien	1	-9 999,00
DISCUTER	Discute avec le chien	3	-9 999,00
PREPARER_REPAS	Préparation du repas des chiens	108	-304,55
TELEVISION	Je regarde la télé avec mes chats	9	-66,38
PREPARER	Je prépare mon chien pour la journée	61	-47,18
COUCHER	Coucher animaux	6	-36,52
BIBERON	Je me lève pour donner le biberon aux chatons	1	-20,79
BAIGNER	Bain du chien séchage brossage	2	-13,55
LEGUME	Préparation des légumes frais pour la semaine du lapin	2	-10,87
PARLER	Parle un peu avec le chien	18	-8,88
DOUCHER	Douche du chien	3	-8,09
ARRIVER	Arrivée du chat voisin	5	-7,15
REVEILLER	Le chat nous réveille Je suis réveillée par le chat	19	-5,88
BAVARDER	(Ce terme n'a pas été employé dans le corpus de 2010, mais seulement celui de 1998)	1	-4,92
REPAS	Je sers le repas des chiens	140	-4,47
DEPART	Départ promenade chien	4	-4,06
LEVER	Je lève le chat	7	-3,60
SIESTE	Je fais une sieste avec mon chien	3	-3,11
Termes dont l'emploi est typique du vocabulaire employé pour des activités sans animaux (seuil 1/100)			
SURVEILLER	Je surveille mes chiens	26	-2,84
VENIR	Je réprimande le chien qui est revenu	3	-2,53
SERVIR	Servir nourriture chien et chat	1	-2,38
Termes dont l'emploi est assez typique du vocabulaire employé pour des activités sans animaux (seuil 1/10)			
LIT	Petit déjeuner au lit avec mes chiens	2	-2,16
FAIRE_A_MANGER	Je fais à manger à mes chiens	5	-1,80
SE_REVEILLER	Je câline le chat qui me réveille	1	-1,74
JOUER	Je joue avec mon chien Je joue avec mes chats	177	-1,58
JOURNEE	Je prépare mon chien pour la journée	4	-1,52
METTRE	Je mets le chien dans la voiture Je remets à boire au chien	19	-1,49
FAIRE_TOUR	Tour de jardin avec le chien	7	-1,32
PRENDRE	Je prends le chien pour aller déposer le courrier	11	-1,31

Note : les exemples tirés du corpus reprennent les termes exacts utilisés par les enquêtés. Les calculs ont été effectués avec le logiciel Iramuteq. Les termes sont classés selon la « spécificité » croissante calculée par Iramuteq.

Source et champ : Insee, enquêtes Emploi du temps 1998 et 2010, France hors Mayotte, personnes vivant dans un ménage dont la personne de référence a 18 ans ou plus, ayant déclaré au moins une activité en rapport avec un animal, ou une activité parmi « S'occuper des enfants », « Soins aux adultes », « Repas à domicile », « Cuisine » : préparation et cuisson des aliments, épluchage, « Mettre la table, servir le repas », « Promenade », les jeux et les activités liées à la sociabilité.

Tableau 4-B – Termes les moins typiques des activités avec les animaux, par opposition aux activités de soins aux enfants

	Exemples d'utilisation pour parler des animaux	Occurrence	Spécificité
Termes dont l'emploi est particulièrement typique du vocabulaire employé pour des activités sans animaux (seuil 1/1 000)			
COUCHER	Coucher animaux	6	243,90
BIBERON	Je me lève pour donner le biberon aux chatons	1	108,17
BAIGNER	Bain du chien séchage brossage	2	92,72
DISCUTER	Discute avec le chien	3	81,25
REVEILLER	Le chat nous réveille Je suis réveillée par le chat	18	74,96
PREPARER	Je prépare mon chien pour la journée	49	54,05
SURVEILLER	Je surveille mes chiens	21	52,15
DOUCHER	Douche du chien	3	49,17
JOUER	Je joue avec mon chien Je joue avec mes chats	153	48,99
TOILETTE	J'aide ma femme à faire la toilette du chien	24	47,44
DONNER	Je me lève pour donner le biberon aux chatons Je donne des soins et son repas à mon chien	52	43,96
PRENOM (= cas où un nom ou un prénom est employé)	Je reviens de la bergerie en jouant avec ma petite chienne [prénom] avec sa balle	45	42,21
LEVER	Je lève le chat	7	32,90
SIESTE	Je fais une sieste avec mon chien	3	22,14
CONVERSATION	Tv conversation avec mon chien	1	19,30
LIT	Petit déjeuner au lit avec mes chiens	2	18,14
GARDER	Je reçois la visite d'un ami qui me laisse son chat en garde	1	16,35
RECUPERER	Les voisins sont venus récupérer leur chat	6	13,94
METTRE	Je mets le chien dans la voiture Je remets à boire au chien	15	13,01
LAVER	Je lave mon chien	12	10,46
PRENDRE	Je prends le chien pour aller déposer le courrier	11	9,71
DEPART	Départ promenade chien	3	9,66
SE_REVEILLER	Je câline le chat qui me réveille	1	9,32
REPAS	Je sers le repas des chiens	128	8,76
PETIT	Retour de la bergerie en jouant avec petite chienne [prénom] avec sa balle	68	6,84
ARRIVER	Arrivée du chat voisin	5	6,80
ACTIVITE	Activités avec le chien	1	5,18
DORMIR	Je dors avec mes chats Je dors avec mon chien	7	5,02
PREPARER_REPAS	Préparation du repas des chiens	97	4,60
DEPOSER	Déposer le chien chez mes parents	7	3,80
ACCOMPAGNER	J'accompagne la chienne de mes enfants à leur domicile	3	3,48
PARLER	Parle un peu avec le chien	18	3,27
Termes dont l'emploi est typique du vocabulaire employé pour des activités sans animaux (seuil 1/100)			
FAIRE_MANGER	Je fais manger le chien	23	2,62
COIFFER	Coiffure et repas du chat Je coiffe le chien	2	2,47
ATTENDRE	Attente chez le véto	3	2,43
Termes dont l'emploi est assez typique du vocabulaire employé pour des activités sans animaux (seuil 1/10)			
SE_COUCHER	Je vais me coucher avec mon chien	3	2,30
EMMENER	Emmener chien chez le vétérinaire	2	1,85
DERNIER	Dernière sortie du chien au jardin	4	1,84
TEMPS	Passe du temps avec mes chiens	3	1,72
DETENTE	Détente avec mes animaux	1	1,72
CHERCHER	Je vais chercher mon chien chez le vétérinaire	12	1,64

Note : voir tableau 4-A.

Source et champ : Insee, enquêtes Emploi du temps 1998 et 2010, France hors Mayotte, personnes vivant dans un ménage dont la personne de référence a 18 ans ou plus, ayant déclaré au moins une activité en rapport avec un animal, ou une activité de la catégorie « S'occuper des enfants ».

Les résultats sont globalement sans surprise. Sont très peu typiques des relations avec les animaux (donc plutôt « anthropomorphiques ») tous les termes qui concernent des conversations (conversation, discuter, parler, bavarder). Par exemple, le terme « conversation » est très éloigné de ce qui est habituellement utilisé pour des activités avec des animaux (avoir une conversation avec un animal est très peu typique), tandis qu'il est très typique des activités liées à la sociabilité.

Si l'on prend comme référence les termes utilisés pour décrire les soins aux enfants (« assimilation de l'animal à un enfant »), on va considérer comme très peu typiques des relations avec les animaux les mots suivants : baigner, biberon, coucher, doucher, le groupe de mots « faire manger », jouer, lever, lit, réveiller, sieste, surveiller.

On trouve des activités comme regarder la télévision, faire la sieste ou faire un tour, par exemple.

Ces résultats ne correspondent pas nécessairement aux a priori que l'on pourrait avoir, ce qui justifie a posteriori d'avoir utilisé une méthode statistique, plutôt que l'intuition, pour déterminer cette liste de termes très peu typiques des activités avec les animaux.

Par exemple, « jouer » figure dans la liste de termes « anthropomorphiques » (au seuil de 10 %) ainsi que dans celle des termes « témoignant d'une assimilation de l'animal à un enfant » (dès le seuil de 1/1 000). C'est donc un terme massivement utilisé pour qualifier le quotidien avec des enfants, si bien qu'il paraît « anthropomorphique » lorsqu'on l'utilise avec son animal. Cet exemple permet de mieux comprendre ce que notre méthode repère : il ne s'agit pas de repérer des termes qui peuvent intuitivement évoquer l'intention de traiter l'animal comme un humain, mais des termes utilisés qui se trouvent être les mêmes que ceux qu'on emploie pour décrire ou qualifier une activité qui n'implique aucun animal, qu'il y ait une intention consciente ou pas.

Un autre exemple est celui des termes « préparer le repas », ou « repas », qui figurent à la fois dans les listes de termes « anthropomorphiques » ou « témoignant d'une assimilation de l'animal à un enfant ». On aurait pu penser qu'il s'agissait de termes génériques, utilisés quel que soit le contexte ; mais il existe aussi des termes typiquement réservés aux animaux, tels que « nourrir », voire « donner à manger ». Parler plutôt de « repas » témoignerait d'un registre de langage plus humain qu'animalier.

À l'inverse, le terme « câliner » pourrait a priori évoquer les humains plutôt que les animaux, mais l'analyse du corpus montre qu'il serait, au contraire, plutôt caractéristique des activités avec les animaux. Il ne figure donc pas dans nos listes de termes « anthropomorphiques » ou « témoignant d'une assimilation de l'animal à un enfant ».

Outre les deux indicateurs ci-dessus, nous avons également exploré d'autres indicateurs susceptibles de refléter une manière de s'exprimer dans des termes éloignés de ceux qu'on emploie majoritairement avec les animaux, donc témoignant d'un rapport à l'animal qu'on pourrait dire « anthropomorphique » : le fait de déclarer une activité « avec » son animal (par exemple, non pas « Je promène mon chien », mais « Je me promène avec mon chien ») ; le fait de mettre son animal sur le même plan grammatical que l'entourage humain (« Je prépare mon petit-déjeuner et celui de mon chien », ou « Surveillance enfants et chien »). Nous avons également retenu le fait de dire « mon animal », plutôt que « l'animal » ou « animal » (ou plutôt que « le chien » ou « chien », etc.), même s'il faut être prudent avec l'interprétation d'un tel indice de langage puisque le propriétaire de l'animal est de fait plus légitime à l'utiliser qu'un autre membre du ménage (et donc, une personne seule est de fait légitime à l'utiliser).

### **3.3. Les personnes seules utilisent davantage de termes peu animaliers pour décrire les activités avec les animaux**

Munis de ces indicateurs, revenons maintenant à l'analyse du corpus de personnes vivant dans un ménage qui possède au moins un animal de compagnie en 2010<sup>12</sup>, qui ont décrit les journées de chaque enquêté ayant déclaré au moins une activité avec un animal. Le tableau 5 donne la proportion de personnes ayant utilisé au moins une fois un des termes des listes que nous avons constituées ou un des termes ou tournures spécifiques décrits à la section précédente. 4 % utilisent des constructions grammaticales mettant animal et entourage humain sur le même plan, alors qu'entre 20 à 25 % utilisent des termes « témoignant d'une assimilation de l'animal à un enfant » et 26 % utilisent le possessif « mon ». Enfin, environ 12-13 % utilisent un terme de la liste qu'on pourrait qualifier d'« anthropomorphique », ou de « peu animalier ».

12. Nous avons déterminé des listes de termes « peu animaliers » à partir de descriptifs d'activités de 1998 et 2010, mais l'analyse ne peut porter que sur 2010, seule année où on sait si les personnes vivent dans un ménage qui possède au moins un animal de compagnie.

Tableau 5 – Le recours à des termes peu typiques du langage employé pour décrire les activités avec les animaux

	Emploi de l'adjectif possessif MON (animal)	Emploi de la pré-position AVEC (animal)	Identité grammaticale humain-non humain	En %					
				Emploi du vocabulaire « anthropomorphique »			Emploi du vocabulaire typique des soins aux enfants		
				Au seuil de 1 pour 1 000	Au seuil de 1 pour 100	Au seuil de 1 pour 10	Au seuil de 1 pour 1 000	Au seuil de 1 pour 100	Au seuil de 1 pour 10
Ensemble de la population	26,1	17,9	4,0	11,7	12,0	13,3	19,6	22,4	24,3
Femme	28,3	17,6	5,0	14,7	15,2	16,9	24,9	27,9	28,7
Homme	23,3	18,4	2,6	7,8	8,0	8,8	12,8	15,3	18,6
Personne seule	39,2	20,6	6,4	21,6	21,7	22,9	28,0	33,4	34,4
Père ou mère de famille monoparentale	26,1	6,3	6,8	3,9	3,9	6,7	13,4	13,4	15,5
Conjoint d'un couple sans enfant	25,4	17,9	3,3	10,6	10,9	12,3	19,6	22,0	23,6
Conjoint d'un couple avec au moins un enfant	16,5	13,8	5,4	10,5	10,5	10,9	18,1	21,1	21,7
Enfant de couple ou de famille monoparentale	35,0	23,4	2,5	3,3	5,1	5,1	18,0	20,8	29,9
Autre type de situation ménage complexe	16,6	18,1	1,5	10,7	10,7	13,5	14,0	14,8	15,2

Lecture : parmi les personnes du champ qui ont parlé au moins une fois de leur animal ou de leurs animaux de compagnie dans le carnet qu'elles ont rempli, ou dans au moins un des deux carnets lorsqu'elles en ont rempli deux, 26,1 % ont utilisé au moins une fois l'expression « mon animal » (ou « mon chien », etc.).

Source et champ : Insee, enquête Emploi du temps 2010, France hors Mayotte, personnes âgées de 18 ans ou plus vivant dans un ménage propriétaire d'au moins un animal de compagnie, ayant cité un animal dans la description de la journée.

Ces chiffres montrent que les listes de mots « anthropomorphiques » ou « témoignant d'une assimilation de l'animal à un enfant » que nous avons construites rassemblent des mots utilisés par une partie significative de la population : de fait, ce n'est pas parce que ces manières de s'exprimer concernant les animaux seraient très rares que le logiciel d'analyse textuelle les a désignées comme peu typiques de la manière de parler des activités avec eux, mais parce qu'elles sont bien plus fréquentes quand on ne parle pas d'animaux que quand on en parle.

Au-delà de ces moyennes, les femmes utilisent davantage de termes ou de constructions « peu animaliers » pour parler d'animaux que les hommes, pour quasi tous les indicateurs. Ce sont également plus les personnes seules que les autres ; et ce sont également plus les personnes âgées de 65 à 74 ans, qu'on pourrait qualifier de jeunes retraités, ainsi que les jeunes entre 18 et 24 ans pour l'emploi des termes « typiques des soins aux enfants ».

Que les personnes seules utilisent significativement plus que les autres un langage « peu animalier » pour parler de leurs activités avec les animaux pourrait aller dans le sens de la validation de l'hypothèse qu'elles sont plus attachées

à leur animal que les autres du fait qu'elles sont seules. Cependant, les personnes seules sont aussi plus souvent des femmes et sont plus souvent âgées, catégories qui elles aussi utilisent plus que les autres ce langage « peu animalier ».

### 3.4. À autres caractéristiques données, les personnes seules ne montrent pas d'indices d'un attachement à l'animal qui serait plus fort

Travailler sur un grand échantillon permet de faire la part des choses, ce dont ne disposent généralement pas les études de psychologie sociale, dont les constats vont dans le même sens que les nôtres, à partir d'indicateurs plus sophistiqués. Cela permet également de tenir compte de caractéristiques sociodémographiques dont on sait qu'elles jouent sur la manière de s'exprimer, comme par exemple la catégorie socioprofessionnelle. On peut également tenir compte du fait que ce ne sont pas n'importe quels propriétaires d'animaux qui déclarent au moins une activité avec leur animal lorsqu'ils décrivent leur journée ; notamment, les personnes seules sont mécaniquement surreprésentées parmi celles qui le font, parce qu'elles ne peuvent pas partager ces activités avec d'autres membres du ménage (encadré 4).

#### ENCADRÉ 4 – Modèle Probit avec prise en compte de la sélection

Nous considérons que la tendance à se comporter avec son animal comme avec un humain est expliquée par un ensemble de facteurs tels que le genre, le type de ménage, la catégorie socioprofessionnelle.

Cette tendance n'étant pas directement observable, la variable dépendante est une variable dichotomique prenant la valeur 1 si la personne a utilisé un terme du registre anthropomorphique pour décrire une activité avec son animal et 0 sinon :

$$anthro_i = \begin{cases} 1 & \text{si } \beta_0 + \beta_1 x_i + u_i > 0 \\ 0 & \text{sinon} \end{cases}$$

où  $x_i$  représente l'ensemble des variables caractéristiques de l'individu  $i$  susceptibles d'expliquer sa tendance à se comporter avec son animal comme avec un humain et  $u_i$  un terme d'erreur.

Ce modèle de régression simple fait l'hypothèse que les variables explicatives sont indépendantes du terme d'erreur. On suppose généralement que  $x_i$  est exogène, c'est-à-dire que  $E(u_i | x_i) = 0$ .

L'équation ci-dessus est estimée sur l'échantillon des propriétaires qui ont cité au moins une fois leur animal de compagnie dans la description des activités de leur journée. On n'observe en effet pas l'utilisation du registre anthropomorphique pour l'ensemble des personnes ayant un animal de compagnie, mais une sélection d'entre eux, ceux qui en ont parlé. Pour tenir compte de cette sélection, pouvant biaiser les résultats, nous estimons le système d'équations suivant :

$$anthro_i = \begin{cases} 1 & \text{si } \beta_0 + \beta_1 x_i + u_i > 0 \\ 0 & \text{sinon} \end{cases} \quad (1)$$

$$parleranimal_i = \begin{cases} 1 & \text{si } \gamma_0 + \gamma_1 x_i + \gamma_2 z_i + v_i > 0 \\ 0 & \text{sinon} \end{cases} \quad (2)$$

où l'équation (2) rend compte de la sélection. La variable  $z_i$ , retenue, dite variable d'exclusion, est une variable à dix modalités, croisant le quintile du nombre de lignes renseignées dans le carnet avec le nombre de carnets remplis. Pour la construire, nous avons tout d'abord défini les quintiles sur la distribution du nombre de lignes de celles et ceux qui ont rempli un carnet, puis les quintiles sur la distribution du nombre de lignes de celles et ceux qui ont rempli deux carnets ; puis nous avons réuni ces résultats dans une seule variable à cinq modalités. Ainsi, quel que soit le nombre de carnets remplis, être dans le premier quintile signifie qu'on a été peu précis dans la description de la journée (par rapport aux personnes qui ont décrit une journée), ou peu précis dans la description des deux journées (par rapport aux personnes qui ont décrit deux journées), etc. Ensuite, distinguer les personnes selon le nombre de carnets remplis permet de conserver cette information, qui reste importante pour expliquer le fait de mentionner, ou pas, son animal de compagnie dans la description de la ou les journées.

La variable ainsi obtenue est bien corrélée au fait de parler de son animal dans le carnet : on observe que plus le carnet est détaillé, plus la probabilité d'y faire référence à son animal familier est élevée. Nous faisons l'hypothèse que le nombre de lignes renseignées dans le carnet n'a pas d'effet direct sur le fait d'employer un vocabulaire anthropomorphique en parlant de son animal.

Nous avons estimé deux modèles sur le recours à un terme « anthropomorphique » d'une part, et à un terme « témoignant d'une assimilation de l'animal à un enfant » d'autre part<sup>13</sup>, ainsi que trois modèles expliquant le recours aux autres indices langagiers évoqués plus haut (tableau 6).

En ce qui concerne l'usage de termes « anthropomorphiques » ou « témoignant d'une assimilation de l'animal à un enfant », ces modèles montrent que les femmes recourent plus à ces termes, de même que les personnes de 65 ans ou plus. Ce type de vocabulaire est également significativement plus utilisé par les cadres du privé et les personnes qui ont un jardin. Ces éléments sont plus difficiles à interpréter, mais ils se retrouvent dans tous les modèles. Le seul résultat sur lequel tous les modèles ne vont pas dans le même sens concerne l'âge : les plus jeunes, âgés de 18 à 24 ans, utilisent encore plus

que les plus âgés des termes témoignant d'une « assimilation de l'animal à un enfant », mais ce n'est pas le cas pour l'utilisation de termes « anthropomorphiques ».

Nos données ne permettent pas de distinguer de façon systématique de quelle catégorie d'animal les personnes parlent en décrivant leurs activités, s'il s'agit d'un chat, d'un chien ou d'un autre animal. On peut cependant le savoir dans certains cas, quand la personne ne possède que des chats, ou que des chiens. On constate que les différents indices d'anthropomorphisme se rencontrent davantage, toutes choses égales par ailleurs, lorsque le ménage possède uniquement

13. Les deux modèles présentés ici sont ceux reposant sur l'emploi d'un terme issu des listes significatives au seuil de 1 % ; ceux reposant sur l'emploi d'un terme issu des listes significatives au seuil de 1 % et 10 % sont présentés dans l'Annexe en ligne (lien à la fin de l'article). Ils donnent des résultats proches.



Tableau 6 – Modèles expliquant le recours à des termes peu typiques du langage employé pour décrire les activités avec les animaux

	Variable expliquée : l'emploi (sur une journée) d'au moins...				
	... un terme du registre très peu typique du registre employé avec les animaux et typique de celui employé pour...		... une fois...		
	... d'autres activités sans animaux...	... les soins aux enfants...	... l'adjectif possessif MON (animal)	... la préposition AVEC (animal)	... une identité grammaticale humain-non humain
	... dans la liste des termes dont la spécificité est significative au seuil de 1 pour 1 000				
<b>Constante</b>	-0,39 (0,32)	0,10 (0,25)	-0,66** (0,29)	-1,10*** (0,33)	0,08 (0,36)
<b>Âge</b>					
18 à 24 ans	-0,10 (0,24)	0,39** (0,16)	0,31* (0,17)	0,06 (0,19)	-0,05 (0,31)
25 à 64 ans	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
65 ans ou plus	0,28*** (0,10)	0,19** (0,09)	-0,06 (0,09)	0,03 (0,09)	0,22* (0,13)
<b>Genre</b>					
Homme	-0,22*** (0,08)	-0,23*** (0,07)	-0,13* (0,07)	0,05 (0,07)	-0,04 (0,11)
Femme	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
<b>Statut dans le ménage</b>					
Personne seule	0,05 (0,17)	-0,16 (0,14)	0,49*** (0,16)	0,10 (0,17)	-0,34* (0,19)
Père ou mère de famille monoparentale	-0,16 (0,30)	-0,05 (0,24)	-0,18 (0,26)	-0,26 (0,32)	0,10 (0,30)
Conjoint d'un couple sans enfant	-0,12 (0,13)	-0,10 (0,11)	0,13 (0,12)	0,14 (0,13)	-0,50*** (0,15)
Conjoint d'un couple avec au moins un enfant	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
Enfant de couple ou de famille monoparentale	-0,12 (0,36)	0,16 (0,24)	0,09 (0,26)	0,43* (0,26)	0,12 (0,33)
Autre type de situation ménage complexe	0,01 (0,15)	-0,16 (0,12)	0,06 (0,13)	0,17 (0,14)	-0,42** (0,19)
<b>Animaux de compagnie possédés par le ménage</b>					
Chat(s) uniquement	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.	Réf.
Chien(s) uniquement	-0,39*** (0,12)	-0,50*** (0,10)	0,17 (0,12)	0,33** (0,14)	-0,59*** (0,13)
Autres configurations	-0,31*** (0,10)	-0,38*** (0,09)	0,01 (0,10)	0,14 (0,12)	-0,52*** (0,13)
<b>rhô</b>	-0,50*** (0,12)	-0,57*** (0,09)	-0,17 (0,13)	-0,38*** (0,13)	-0,76*** (0,09)

Note : les écarts-types robustes sont entre parenthèses. \* coefficient estimé significatif au seuil de 10 % ; \*\* significatif au seuil de 5 % ; \*\*\* significatif au seuil de 1 %. Variable instrumentale « explicative » du fait de parler de son animal : dix modalités qui croisent les quintiles de nombre de lignes renseignées et le nombre de carnets remplis (un ou deux). Les autres variables incluses dans les modèles sont le groupe social (9 modalités), la zone géographique de naissance (6 modalités), les limitations dans la vie quotidienne (3 modalités), la taille de la zone urbaine (6 modalités), le fait de disposer d'un jardin ou pas, le nombre de pièces du logement (2 modalités), le nombre de carnets remplis, et la présence d'une « colonne Stiglitz ».

Source et champ : Insee, enquête Emploi du temps 2010, France hors Mayotte, personnes de 18 ans ou plus vivant dans un ménage qui possède au moins un animal de compagnie.

des chats. Seule exception notable, déclarer pratiquer une activité « avec » son animal est beaucoup plus fréquent lorsque le ménage ne possède que des chiens. On en conclura qu'il ne s'agit pas d'un indicateur homogène aux autres, mais qui vient rappeler qu'on ne développe pas forcément le même type de lien avec différents types d'animaux de compagnie (Doré *et al.*, 2019), même si nous ne pouvons pas en tenir compte dans notre étude.

Enfin, une fois qu'on raisonne toutes choses égales par ailleurs, donc notamment à genre, âge, groupe social et lieux de vie donnés, le fait de vivre seul n'augmente pas la probabilité de recourir à un terme de ces listes<sup>14</sup>.

14. Mettons de côté le fait que toutes choses égales par ailleurs, dire « mon » animal est plus fréquent pour les personnes seules : les raisons en relèvent de l'évidence.

\* \*  
\*

Notre étude rappelle que les personnes seules possèdent moins que les autres un animal de compagnie, mais elle montre aussi que les personnes seules qui en possèdent un passent plus de temps avec lui, notamment à des jeux ou de longues promenades. Par ailleurs, elles sont plus susceptibles que les autres d'utiliser un vocabulaire d'un registre qu'on pourrait caractériser comme « anthropomorphique » pour décrire leurs activités avec les animaux dans leur quotidien. Cependant, nous montrons également que les femmes et les personnes âgées utilisent plus que les autres ce registre « anthropomorphique ». Les personnes seules étant plus souvent des femmes et des personnes âgées, cela

suffit à expliquer qu'elles utilisent plus que les autres un vocabulaire « anthropomorphique ». Nos données ne valident donc pas la thèse d'un attachement plus grand à l'animal lorsqu'on vit seul.

La littérature tire la question de l'attachement à son animal domestique du côté de l'affectivité, en la liant notamment au fait de vivre seul ou pas. Nos résultats la ramènent plutôt à une question de genre. Dès lors, cela resitue notre sujet dans celui de la division des tâches dans le travail domestique, qui reste plus souvent assumé par les femmes, y compris lorsqu'elles sont seules. Cela suggère notamment que notre étude pourrait enrichir le champ des études sur le *care*, en y incluant le temps consacré aux animaux de compagnie. □

#### Lien vers l'Annexe en ligne :

[www.insee.fr/fr/statistiques/fichier/8260889/ES543\\_Brousse-Bodier\\_Annexe-en-ligne.pdf](http://www.insee.fr/fr/statistiques/fichier/8260889/ES543_Brousse-Bodier_Annexe-en-ligne.pdf)

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Archer, J. (1997).** Why Do People Love Their Pets? *Evolution and Human Behavior*, 18(4), 237–259. [https://doi.org/10.1016/S0162-3095\(99\)80001-4](https://doi.org/10.1016/S0162-3095(99)80001-4)
- Arluke, A. B. (1988).** Sacrificial Symbolism in Animal Experimentation: Object or Pet? *Anthrozoös*, 2(2), 98–117. <https://doi.org/10.2752/089279389787058091>
- Arluke, A. (1990).** Moral evaluation in medical research. *Advances in Medical Sociology*, 1, 189–204. <https://pubmed.ncbi.nlm.nih.gov/11660597/>
- Becker, G. S. (1973).** A Theory of Marriage: Part I. *Journal of Political Economy*, 81(4), 813–846. <http://www.jstor.org/stable/1831130>
- Becker, G. S. (1974).** A Theory of Marriage: Part II. *Journal of Political Economy*, 82(2), S11–S26. <http://www.jstor.org/stable/1829987>
- Brousse, C. (2015).** La vie quotidienne en France depuis 1974. Les enseignements de l'enquête *Emploi du temps*. *Économie et Statistique*, 478–480, 79–117. <https://doi.org/10.3406/estat.2015.10559>
- Brousse, C. & Bodier, M. (2024).** La place des animaux dans la vie quotidienne : une lecture à travers les enquêtes *Emploi du temps*. Insee, *Document de travail*.
- Claidière, N. & Guillo, D. (2016).** Comment articuler les sciences de la vie et les sciences sociales à propos des relations humains / animaux ? Un modèle interactionniste et évolutionniste. *L'Année sociologique*, 66, 385–420. <https://doi.org/10.3917/anso.162.0385>
- Digard, J.-P. (1998).** *Les Français et leurs animaux*. Paris : Fayard.
- Doré, A., Michalon, J. & Libano Monteiro, T. (2019).** Place et incidence des animaux dans les familles. *Enfances Familles Générations*, 32. <http://journals.openedition.org/efg/6980>
- Epley, N., Akalis, S., Waytz, A. & Cacioppo, J. T. (2008).** Creating Social Connection Through Inferential Reproduction: Loneliness and Perceived Agency in Gadgets, Gods, and Greyhounds. *Psychological Science*, 19(2), 114–120. <https://doi.org/10.1111/j.1467-9280.2008.02056.x>
- Gilbey, A. & Tani, K. (2015).** Companion Animals and Loneliness: A Systematic Review of Quantitative Studies. *Anthrozoös*, 28(2), 181–197. <https://doi.org/10.1080/08927936.2015.11435396>
- Guillo, D. (2009).** *Des chiens et des humains*. Coll. « Méléte ». Paris : Le Pommier.

- Héran, F. (1987).** Les animaux domestiques. Insee, *Données sociales*, 417–423.
- Héran, F. (1988).** Comme chiens et chats : Structures et genèse d'un conflit culturel. *Ethnologie Française*, 18(4), 325–337. <http://www.jstor.org/stable/40989067>
- Herpin, N., Grimler, G. & Verger, D. (1991).** Les Français et leurs animaux familiers : des dépenses en forte hausse. *Economie et Statistique*, 241, 53–63. <https://doi.org/10.3406/estat.1991.5554>
- Herpin, N. & Verger, D. (1992).** Sont-ils devenus fous ? La passion des Français pour les animaux familiers. *Revue Française de Sociologie*, 33(2), 265–286. <https://doi.org/10.2307/3321997>
- Herpin, N. & Verger, D. (2016).** La possession d'animaux de compagnie en France : une évolution sur plus de vingt ans expliquée par la sociologie de la consommation. *L'Année sociologique*, 66, 421–466. <https://doi.org/10.3917/anso.162.0421>
- Hirsh-Pasek, K. & Treiman, R. (1982).** Doggerel: Motherese in a New Context. *Journal of Child Language*, 9(1), 229–237. <https://doi.org/10.1017/S0305000900003731>
- Lafon, P. (1980).** Sur la variabilité de la fréquence des formes dans un corpus. *Mots*, 1, 127–165. <https://doi.org/10.3406/mots.1980.1008>
- Lemel, Y. (1982).** Activités primaires et secondaires : analyse de contenu des dossiers de l'enquête Emploi du temps : 1974-1975. Insee, *Document de travail*.
- Mondémé, C. (2018).** Comment parle-t-on aux animaux ? Formes et effets pragmatiques de l'adresse aux animaux de compagnie. *Langage et société*, 163, 77–99. <https://doi.org/10.3917/lis.163.0077>
- Morand, E. & de Singly, F. (2019).** Sociologie d'une forte proximité subjective au chat, au chien. *Enfances, Familles, Générations*, 32. <https://doi.org/10.7202/1064510ar>
- Ponthieux, S. (2015).** Introduction. Les enquêtes *Emploi du temps* : une source majeure pour l'étude des inégalités sociales et de genre. *Économie et Statistique*, 478-479-480, 59–77. <https://doi.org/10.3406/estat.2015.10558>
- Sanders, C. R. (1993).** Understanding dogs: Caretakers' Attributions of Mindedness in Canine-Human Relationships. *Journal of Contemporary Ethnography*, 22(2), 205–226. <https://doi.org/10.1177/089124193022002003>
- Scoresby, K. J., Strand, E. B., Ng, Z., Brown, K. C., Stiliz, C. R., Strobel, K., Barroso, C.S. & Souza, M. (2021).** Pet Ownership and Quality of Life: A Systematic Review of the Literature. *Veterinary Sciences*, 8(12), 332. <https://doi.org/10.3390/vetsci8120332>
- Stewart, J. (2013).** Tobit or not Tobit? *Journal of Economic and Social Measurement*, 38(3), 263–290. <https://content.iospress.com/articles/journal-of-economic-and-social-measurement/jem00376>
- Stiglitz, J., Sen, A. & Fitoussi, J.-P. (2009).** Rapport de la Commission sur la mesure des performances économiques et du progrès social. [https://medias.vie-publique.fr/data\\_storage\\_s3/rapport/pdf/094000427.pdf](https://medias.vie-publique.fr/data_storage_s3/rapport/pdf/094000427.pdf)
- Yonnet, P. (1983).** L'homme aux chats : Zoophilie et déshumanisation. *Le Débat*, 27, 111–126. <https://doi.org/10.3917/deba.027.0111>
-